HAL open science

“ Pis que morte ”: Les lettres de Marguerite d’Angoulême à Guillaume Briçonnet, laboratoire de l’écriture du Dialogue en forme de vision nocturne (automne 1524)

Isabelle Garnier

To cite this version:

Isabelle Garnier. “ Pis que morte ”: Les lettres de Marguerite d’Angoulême à Guillaume Briçonnet, laboratoire de l’écriture du Dialogue en forme de vision nocturne (automne 1524). French Forum, 2022, 47.2-3, p. 17-31. hal-04629726

HAL Id: hal-04629726

https://univ-lyon3.hal.science/hal-04629726

Submitted on 30 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« PIS QUE MORTE » :
LES LETTRES DE MARGUERITE D'ANGOULÊME À GUILLAUME BRIÇONNET, LABORATOIRE DE L'ÉCRITURE DU *DIALOGUE EN FORME DE VISION NOCTURNE* (AUTOMNE 1524)

En juin 1521, Marguerite, future reine de Navarre, écrit pour la première fois à l'évêque de Meaux Guillaume Briçonnet, proche de Jacques Lefèvre d'Étaples, et lance ainsi une correspondance assidue promise à durer au moins jusqu'en 1524. Dans cette missive, la sœur de François Ier recommande à la prière du prélat son époux Charles d'Alençon, qui a pris les armes pour le roi, mais elle quête aussi pour elle-même un « secours spirituel » :

> Monsieur de Meaulx, congnoissant que ung seul est necessaire, m'adresse à vous pour vous prier envers luy vouloir estre par oraison moien qu'il luy plaise conduire selon la saincte volonté Monsieur d'Alençon qui, par le commandement du Roy, s'en va son lieutenant general en son armée que, je doubte, ne se departira sans guerre. Et, pour ce que la paix et la victoire est en sa main, pensant que, oultre le bien public du royaulme, avez bon desir de ce qui touche son salut et le mien, vous emploie en mes affaires et vous demande secours spirituel.[1]

De Marguerite nous sont parvenues cinquante-neuf brèves missives, porteuses de ses aspirations et de ses questions ; en réponse, soixante-quatre épîtres fleuves de Briçonnet l'initient à l'exégèse biblique et à une foi intériorisée. Comme l'épistolière l'indique à son correspondant en octobre 1524, dans son avant-dernière lettre connue, elles sont une telle source de réconfort qu'elle souhaiterait leur consacrer tout son temps : « ne pouvant dormir ne menger, mon repoz et nourriture ont esté voz lettres, où Celluy qui les a faict escrire à sa plume m'en a tant departy de consolation que j'eusse voluntiers changé ma santé malladive à ma maladie produisant santé, pour le loisyr que j'avois de lire jour et nuict »[2]. Ce qui est vrai alors que Marguerite est souffrante peu après le décès de sa nièce Charlotte de France le restera toute sa vie : les lettres de Briçonnet inspirent ses premiers poèmes, et cette innutrition reste perceptible jusqu'à la fin de son œuvre. Le *Dialogue en forme de vision nocturne*, sa première œuvre d'ampleur, qui met en scène précisément la fille de François Ier, Charlotte, morte à presque huit ans dans les bras de sa tante, en fournit l'illustration. Ce poème de mille deux cent soixante décasyllabes déroule un long entretien sur la mort et le salut entre la sœur et la fille du monarque, enchâssé dans un bref récit-cadre assumé par Marguerite en tant que narratrice.

---

[1] *Correspondance de Marguerite d'Angoulême et de Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, 1521-1524*, éd. C. Martineau et M. Veissière, Genève, Droz, 1975 (2 tomes), t. I, lettre n° 1, avant 12 juin 1521, p. 25 ; ci-après *Corr.* suivi de la tomaison, du numéro de lettre et de la page.

[2] *Corr.* II, n° 121, p. 291. Une autre lettre de Marguerite répondant à celle reçue de Briçonnet le 31 août 1524, entre la mort de la reine Claude et celle de Charlotte de France, souligne l'importance de la correspondance pour elle : « tant suis venue de mercier Dieu et vous de la consolacion que vostre lettre m'a donnée et donne » (*Corr.* II, n° 117, début septembre 1524, p. 261).

Jusqu'à présent la tradition critique a envisagé les seules lettres de Briçonnet comme porteuses des germes du *Dialogue* – et aussi, du reste, de poèmes ultérieurs. Mon propos consistera à prêter cette valeur séminale à l'ensemble de l'échange entre les deux épistoliers, et plus précisément aux missives de Marguerite : parce qu'elles constituent un espace privilégié d'assimilation de la doctrine évangélique, elles m'apparaissent en effet comme le laboratoire de sa pensée, avant une mise en forme plus élaborée dans un cadre poétique. C'est elle-même qui nous met sur cette voie. La copie soigneuse qu'elle fait faire de ses propres lettres entrelacées à celles du prélat est le signe de leur importance à ses yeux : le signe de la double valeur heuristique et didactique qu'elle prête à l'échange lui-même, plutôt qu'aux épîtres du seul Briçonnet. Je montrerai donc comment Marguerite se récrit elle-même à la fois dans le récit et le dialogue qu'elle construit, et dans le développement théologique qui constitue le cœur du poème, avant d'interpréter, grâce à ses lettres, ce qui était resté jusqu'alors opaque dans la construction du poème et dans son itinéraire spirituel. Mais la lecture attentive de ces lettres, et notamment de l'une des dernières, éclaire aussi la question controversée de la date de rédaction du *Dialogue en forme de vision nocturne*. L'analyse des liens intertextuels entre les lettres de Marguerite et son poème sera plus probante si l'hypothèse non recevable d'une composition tardive est définitivement écartée. La reprise du dossier à nouveaux frais constitue donc un nécessaire préalable à la réflexion.

Datation du *Dialogue en forme de vision nocturne* (automne 1524)

La datation du *Dialogue* a fait l'objet de différentes conjectures. On peut dégager, pour simplifier, deux écoles successives. La première réunit les éditeurs du *Dialogue* et de la *Correspondance* avec Briçonnet, selon lesquels le poème a été composé juste après le décès de Charlotte de France en 1524 : cette hypothèse de Pierre Jourda en 1927[3] a été étayée par Christine Martineau et Christian Grouselle en 1970[4], et reprise par Renja Salminen en 1985[5] ; la seconde est née à la faveur du colloque du 500e anniversaire de la naissance de Marguerite en 1992 : Franco Giacone ayant formulé l'idée d'une datation postérieure à 1527[6], cette hypothèse, parue dans une publication plus récente et plus visible, est reprise régulièrement – et encore en 2022 –, sans être discutée. Or le faisceau d'indices en faveur d'une composition précoce, réagencé et enrichi, semble exclure une rédaction après l'année 1527.

La décennie où situer la rédaction du *Dialogue* ne fait nul doute. Elle court du 8 septembre 1524 (mort de Charlotte de France), *terminus a quo*, au jour de Pâques 1534 (4 avril), *terminus ad quem* : le *Dialogue* est imprimé une seule et unique fois avec le millésime 1533 (ancien style), en Alençon par Simon Du Bois. Il est aisé de resserrer cette fourchette temporelle. Le personnage nommé « Madame La Duchesse » dans le manuscrit devient « La Royne de Navarre » dans les didascalies qui précèdent les répliques de l'imprimé en 1533. Marguerite épouse Henri d'Albret, roi de Navarre, en janvier 1527. Même si l'on ne peut accorder foi aux seuls titres donnés à Marguerite,

[3] P. Jourda, « Sur la date du *Dialogue en forme de vision nocturne* », *Revue du seizième siècle*, XIV, 1927, p. 150-161. Voir aussi Ph. A. Becker, « Marguerite, duchesse d'Alençon et Guillaume Briçonnet, Évêque de Meaux d'après leur correspondance manuscrite (1521-1524) », *BSHPF*, XLIX, Paris, 1900, p. 473-474.

[4] C. Martineau, C. Grouselle, « La source première et directe du *Dialogue en forme de vision* nocturne : la lettre de Guillaume Briçonnet à Marguerite de Navarre, du 15 septembre 1524 », *BHR*, XXXII, 1970, p. 559-577.

[5] R. Salminen, « Le cadre historique et la date du *Dialogue* » *in* Marguerite de Navarre, *Dialogue en forme de vision nocturne*, éd. Renja Salminen, Helsinki, Suomaleinen Tiedeakatemia, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae* B-227, 1985, p. 13-18.

[6] F. Giacone, « Le premier ouvrage de Marguerite de Navarre : *Dialogue en forme de vision nocturne* ou *Pater noster* ? », *Marguerite de Navarre 1492-1992, Actes du colloque international de Pau*, Mont-de-Marsan, éditions InterUniversitaires, 1995, p. 261-289.

parfois employés indifféremment dans les manuscrits selon l'usage aristocratique[7], ces indications plaident en faveur de la rédaction du poème entre la mort de Charlotte et le remariage de sa tante. Mais des indices plus sûrs viennent encore étayer l'intuition d'une composition précoce du poème.

Indices codicologiques

Trois indices codicologiques, d'abord. Le verso du feuillet de garde du manuscrit du *Dialogue* porte l'indication « Vers de la reine de Navarre sur le trépas de sa niece Charlotte de Valois, fille de François Ier ». On ne peut pas considérer avec Franco Giacone que cela constitue une « contradiction évidente »[8] avec la didascalie « Madame La Duchesse » : l'écriture, d'une main différente de celle du poème, est manifestement postérieure à la réalisation du manuscrit. De plus, l'unique copie du poème, le manuscrit fr. BnF 2371 contenant le seul *Dialogue*, est selon Richard Cooper contemporaine du manuscrit de Vienne (ms. 3525) qui constitue un « recueil authentique des poésies de jeunesse de Marguerite avant Pavie »[9] : le manuscrit viennois contient des rondeaux regroupés sous le titre *Madame a l'ame de feue madame Charlotte sa nyepce trespassee a Bloys, le VIIIe de septembre*, sans indication de millésime, ce qui suggère une copie l'année même de l'événement[10]. Enfin, Christine Martineau et Christian Grouselle ont conclu dès 1970 de l'examen des manuscrits qu'un seul et même copiste a transcrit la correspondance de Marguerite avec Briçonnet et l'unique copie du *Dialogue*. Ce scribe a interrompu sa tâche au milieu d'une lettre datée du 18 novembre 1524 (n° 123, inachevée) – la correspondance dont nous disposons s'arrête là, nul ne reprenant sa transcription – et s'est consacré ensuite à la copie du *Dialogue* « en y mettant beaucoup plus de soin », vraisemblablement « à la fin de l'année 1524, fin novembre courant décembre »[11].

Indices intertextuels

À ces indices déjà probants s'ajoutent des arguments issus de la correspondance de Marguerite, source inestimable sur ce point, comme sur les autres que nous examinerons. Une lettre envoyée de Lyon courant octobre 1524 à Briçonnet évoque un texte en cours de rédaction soumis à l'évêque : « si Dieu veult que quelque chose commencée soit finée, bien que mal et mauvais langaige, vous en auriez le pouvoir de correction, où vous voirrez le debat que me faictes avant l'avoir veu estre, non si bien, mais suivant votre propos, comme si en pareil temps l'Esprit avoit aux deux parlé » (*Corr.* II, lettre n° 121, p. 292)[12]. Reste à savoir de quel texte il est question. Si pour l'ensemble de la tradition critique, il s'agit du *Dialogue,* ce serait selon Franco Giacone la paraphrase du *Pater noster* en vers. Or plusieurs éléments de la lettre s'appliquent clairement au *Dialogue*, mais peu ou pas au *Pater noster*. Le souhait de Marguerite « que quelque chose commencée soit finée » se prête mieux à un texte d'ampleur (1260 vers) qu'au bref commentaire du *Pater noster* (290 vers).

---

[7] Richard Cooper signale un manuscrit qui « attribue à la reine le *Pater noster*, écrit pourtant avant 1527 » (« Introduction générale », Marguerite de Navarre, *Œuvres complètes*, t. VIII, éd. R. Cooper, Paris, Champion, 2007, p. 11, soulignement de l'auteur ; désormais *OC* VIII).

[8] F. Giacone, s'appuyant sur un texte de 1529 dans lequel Antonio Brucioli désigne Marguerite par le titre « *ducessa* », « Le premier ouvrage de Marguerite de Navarre… », art. cit., p. 265-266 ; ce titre est en fait appelé par le contexte, Brucioli évoquant la tristesse de Marguerite à la mort de la reine Claude, période où elle était uniquement duchesse.

[9] R. Cooper, *OC* VIII, p. 107.

[10] Ce manuscrit, qui contient des épîtres référant à la campagne de François Ier en Picardie en 1521, ne recèle aucune pièce relative aux événements des années 1525-1527 (la bataille de Pavie par exemple).

[11] Respectivement : C. Martineau, C. Grouselle, art. cit., p. 574, et C. Martineau, M. Veissière et H. Heller, « Introduction », *Corr.* I, p. 3. Les événements historiques s'accordent avec ces observations codicologiques. En effet, à la suite de la défaite de Pavie (24 février 1525), qui voit le décès de son époux Charles d'Alençon (11 avril 1525), Marguerite entreprend en août un voyage vers Madrid, long et hasardeux, pour négocier la libération de son frère avec Charles Quint. Un tel agenda diplomatique n'est guère compatible avec la rédaction d'un texte de la complexité du *Dialogue*, comme le relevait déjà Pierre Jourda (« Sur la date du *Dialogue en forme de vision nocturne* », art. cit., p. 151-152).

[12] Comprendre : « Si Dieu veut qu'une œuvre commencée soit terminée, aussi mal écrite soit-elle, vous pourrez la corriger, et vous lirez dans cette chose commencée la discussion que vous avez entreprise avec moi, avant de l'avoir vue entièrement réalisée, certes pas aussi bien formulée, mais suivant votre propos, comme si l'Esprit avait parlé aux deux en même temps ».

Aucun élément de la paraphrase du *Pater noster*, inspirée de celle de Luther, ne provient directement de l'échange avec l'évêque : rien n'atteste que « l'Esprit avait parlé aux deux en même temps ». En revanche, l'inspiration commune « aux deux » épistoliers est patente dans le *Dialogue*. Les trois cent cinquante premiers vers du poème sont nourris de l'épître de Briçonnet après le décès de Charlotte[13], et la suite du *Dialogue* emprunte à la lettre précédente de l'évêque, après la mort de Claude de France[14]. Seule une écriture si proche des textes du prélat donne sens à la formule « vous en auriez le pouvoir de correction » : elle suggère la possible relecture par Briçonnet d'un travail personnel inspiré de ses missives. Enfin, l'usage du mot « debat » dans la lettre s'applique beaucoup mieux au processus intellectuel qui anime le *Dialogue* qu'à l'échange convenu entre l'âme et Dieu qui reproduit celui de Luther[15]. La « chose commencée » de la lettre de Marguerite est donc, presque à coup sûr, le *Dialogue en forme de vision nocturne*.

Or un autre indice intertextuel, lié à l'actualité éditoriale**,** vient exclure tout à fait l'hypothèse d'une composition tardive du poème. Franco Giacone propose de voir dans deux textes de Martin Bucer publiés en 1527 la « source théologique inconnue jusqu'à nos jours » des vers du *Dialogue* sur la foi, qui auraient été inspirés par « la tradition théologique réformée, dont la paternité revient *in primis* à Bucer »[16]. En réalité, cette tradition qui oppose deux types de foi, une foi morte et une foi ferme ou foi confiance, circule largement parmi les Évangéliques français plusieurs années avant les publications de Martin Bucer. Outre l'enseignement de Briçonnet et celui de Lefèvre d'Étaples, les textes imprimés dès 1523-1524 apportent à Marguerite la matière théologique du *Dialogue*, sans attendre la lecture postérieure de Bucer[17]. *Le Pater Noster et le Credo en françoys* de Guillaume Farel développe une telle conception de la foi dès août 1524, et l'on sait que son ouvrage imprimé à Bâle est aussitôt diffusé en France[18]. Le discours des prédicateurs du groupe de Meaux relaie ces mêmes idées depuis plusieurs années autour de Marguerite, en particulier en 1524 quand Michel d'Arande vient prêcher dans son duché de Berry.

Cet ensemble d'indices croisés et convergents conduit à écarter définitivement l'hypothèse d'une datation postérieure à 1527. L'on peut donc réaffirmer, à la suite de la première tradition critique, que le *Dialogue en forme de vision nocturne* a été composé *à chaud* dans les trois mois suivant la mort de la fille de François Ier, à l'automne 1524. L'écriture consolatoire sur le vif correspond de fait à une pratique sociale nécessaire, largement attestée par l'abondante production funèbre de la Renaissance.

---

[13] Cette lettre écrite après le 15 septembre 1524 (*Corr.* II, n° 118, p. 262-270) aurait « *provoqué* l'inspiration de Marguerite » selon C. Martineau et C. Grouselle, art. cit., p. 569 (italique des auteurs).

[14] *Corr.* II, n° 116, p. 231-261, 31 août 1524.

[15] Il faut noter aussi que le comte Sigismond de Hohenlohe, doyen du chapitre de Strasbourg (grand pôle de diffusion des œuvres réformées), ne correspond avec Marguerite qu'à partir de 1525 : comme c'est lui qui adresse à la sœur du roi des traductions d'ouvrages de Luther en latin, parmi lesquelles sans doute celle du *Kurtz Begreiff* qui paraphrase le *Pater noster*, il est peu probable qu'elle ait entrepris sa propre paraphrase avant 1525 (voir W. G. Moore, *La Réforme allemande et la littérature française, Recherches sur la notoriété de Luther en France*, Strasbourg, 1930, p. 148-149).

[16] F. Giacone, art. cit., resp. p. 261 et 267.

[17] Voir Isabelle Garnier-Mathez, *L'Épithète et la connivence. Écriture concertée chez les Évangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, 2005, p. 174-178.

[18] « [M]on benoist dieu, je ne croy point seulement que tout ce qui est dict ou escript de toy en la sainte escripture est vray, car croire seulement ainsy est mieulx dict une cognoissance que creance, et n'est aultre chose qu'une foy morte, mais je croy davantaige en toy, mettant toute mon esperance et fiance en toy seul, sans moy attendre ou fyer en nulle aultre chose », Farel, *Le Pater noster et le Credo en françoys* (Bâle, Cratander, 1524), éd. F. Higman, Genève, Droz, 1982, p. 50-51.

Les lettres envoyées à Briçonnet, laboratoire de l'écriture margaritique

L'appropriation des métaphores pauliniennes

Le *Dialogue* étant composé sous le choc de l'émotion du décès d'une nièce qu'elle considérait comme sa fille, sa genèse est contemporaine de la rédaction des dernières lettres échangées avec Briçonnet qui nous sont parvenues. La critique a souligné combien le poème se fait l'écho de l'enseignement théologique de l'évêque – et, rappelons-le, des prédicateurs qui l'entourent, de Lefèvre à Farel. Mais ce qui n'a pas été mis en évidence, c'est le rôle de relais que jouent les lettres de l'autrice du *Dialogue* dans le processus d'appropriation de cet enseignement. Marguerite extrait la substantifique moelle du discours amphigourique de l'évêque : elle en reformule les idées au moyen d'un vocabulaire nouveau ; elle en fait l'essai dans ses lettres, elle l'expérimente avant de le déployer dans ses vers. Cette étape lui permet d'opérer un tri salutaire et de prendre ses distances avec ce que Briçonnet nomme lui-même le « jargon » spirituel (*Corr.* II, p. 50 et p. 260). Ainsi en va-t-il de l'image paulinienne du « vielhomme » (*Dialogue*, v. 477), c'est-à-dire Adam, qui renvoie à l'homme pécheur, opposé à l'homme nouveau dans le Christ : « Despouillez le vieil homme avec ses faictz, et vestez le nouveau » (Col 3, 9 ; traduction de Lefèvre d'Étaples[19]). À plusieurs reprises, Briçonnet développe cette image avec le motif de la robe : « Il n'est que vertu ou vice, robbe de innocence ou de iniquité […]. il fault despouiller la vielle qui veult vestir la neufve » (*Corr.* I, n° 11, 11 novembre 1521, p. 51) ; « ayons pour robbe l'esperit du doulx Jesus » (*Corr.* I, n° 46, novembre-décembre 1522, p. 227). Reprenant l'image biblique à son compte dans sa réponse, Marguerite l'exprime avec un autre motif, celui de la peau : « Vous me priastes que, sy de quelque endroit de la très-saincte Escripture doubtois ou desirois quelque chose, le vous escripre. […] je vous prie […] en vueillez envoier les myettes, en sorte que votre vielle mere enviellie en la premiere peau, puisse, par ceste doulce et ravissante parolle de vie, renouveller sa vielle peau » (*Corr.* II, n° 48, avant le 16 janvier 1523, p. 11). Quand elle explicite la notion paulinienne de « vieil homme » dans le *Dialogue*, c'est ce terme de « peau », par lequel elle a mémorisé l'enseignement de Briçonnet, qui vient à deux reprises sous sa plume :

> Qui de peché est pris et attaché,
> Serf de peché sans liberté devient,
> Et dans la peau du vielhomme caché.
>
> […] Digne je suis d'estre à jamais punie
>
> Et de brusler au feu qui tout consomme :
> Veu que laissant sa grace, me remectz
> Dans l'escorce et la peau du viel homme[20].

Le réemploi du matériau linguistique de ses propres lettres s'observe aussi pour d'autres images pauliniennes. Une missive envoyée à Briçonnet fin janvier 1524, quelques mois avant la composition du *Dialogue*, offre un exemple de la récriture de Marguerite par elle-même à une plus large échelle :

> […] puisqu'il s'est complu et a pris plaisir en son bien cher et amé Filz, *qui seul est nostre chef*, je vous prie le prier se exciter à tellement refformer, retrancher, renouveller *ses membres* advouéz siens par le sainct sacrement de *baptesme*, qu'il lui plaise nous incorporer, *anter*, *inserer* en son inestimable *corps*, affin que par luy tous en luy *uniz* soions (*Corr.* II, p. 107, je souligne).

---

[19] Lefèvre d'Étaples, *Les choses contenues en ce present livre* […], *Epistres, Actes, Lapocalypse S. Jehan*, Paris, Simon de Colines, 1523, volume 2.

[20] Marguerite de Navarre, *Œuvres complètes* (dir. N. Cazauran), *Dialogue en forme de vision nocturne*, t. II, vol. 1, éd. I. Garnier, Paris, Champion, 2024, v. 475-477 et 624-627 (toutes les citations du *Dialogue* empruntent à cette édition). Dans la leçon de l'imprimé (Alençon, Du Bois, 1533), le motif de la robe, employé par Briçonnet, est conjoint à celui de la peau : « Dedans la peau et robe du vieil homme » (v. 627).

La métaphore paulinienne du Christ à la tête des croyants, membres d'un seul corps, est développée et disséminée dans le *Dialogue*, avec le même lexique :

> Mais le chrestien, de Jesuchrist vray membre,
> Croyant pour vray estre uny à son chef,
> Se resjouyt de voir son corps en cendre (v. 139-141)
>
> Se confiant que toute creature,
> Par Baptesme en Foy de la Promesse,
> Est unie au Chef comme facture. (v. 292-294)
>
> Ainsy la Foy faict inserer et mectre
> En Jesuchrist le pecheur retourné (v. 490-491)
>
> Si vous estes par Foy à luy entée,
> Vous porterés bon fruict, ainsi l'entens (v. 581-582)
>
> Qu'il luy plaise tous ses membres parfaire,
> Car luy seul chef desire voir entier
> Son corps uny d'ung esperit vivant (v. 777-779).

Mais la récriture à partir du matériau épistolaire ne s'exerce pas seulement dans le domaine théologique. Elle touche aussi la mise en récit du deuil qui a affecté Marguerite.

L'écriture du récit

L'échange nourri qui occupe la presque totalité du *Dialogue* est suivi d'une reprise du récit-cadre, après la dernière réponse de la tante à sa nièce :

> Mais si tost n'eu ma parole acomplie,
> Que ses doulx yeulx veis par devotion
> Lever au ciel : et puis vers moy les plye. (v. 1249-1251)

La dévotion de Charlotte, les yeux levés au ciel, évoque très précisément l'attitude de sa grand-mère Louise de Savoie apprenant le décès de la petite-fille : dans la lettre annonçant à Briçonnet la mort de sa nièce, Marguerite dépeint sa mère « les yeux levéz au ciel, ne cessant jamais de louer Dieu » (*Corr.* II, n° 119, p. 272). Cette lettre est essentielle, non seulement par l'événement terrible qu'elle relate, mais aussi parce qu'elle est une des dernières écrites à l'évêque (la correspondance que Marguerite a fait recopier n'en contient que deux de sa plume après celle-là). Dans la suite de l'épilogue du *Dialogue*, Marguerite insère les *ultima verba* de l'enfant et la représente dans son ascension vers le ciel :

> Me regardant par grant compassion,
> Dict : Actendés en consolation
> L'heure que Dieu vous ouvrira sa porte.
> Lors, comme esclair prompt, sans dilation,
> La veis tirer au hault mons de Sion
> Par le tresbeau de face et de main forte. (v. 1252-1257)

L'autrice transpose ici dans la fiction du poème, au bénéfice du personnage qu'elle incarne, deux éléments d'une scène racontée à Briçonnet dans cette même lettre, la prise de parole de la défunte, et la montée au ciel. Elle avait de fait reproduit les mots de la petite, apparue en rêve à son père François Ier pour lui annoncer son départ au paradis, à trois reprises : « apres son trespas j'ay eu l'ennuy du Roy, à qui je l'avoys faict celer, qui par l'avoir songé troys foys qu'elle luy disoit : "Adieu, mon Roy, je voys en paradis", devina sa mort » (*Corr.* II, n° 119, p. 272). La conclusion du *Dialogue*, enfin, rappelle la fin de cette triste missive :

> Et moy faisant ma lamentation,
> En ce val plain de tribulation,
> Laissée m'a vivante, pis que morte. (v. 1258-1260)

Affronter la « tribulation » du monde terrestre, c'est précisément l'attitude de Louise de Savoie, allégorisée dans la lettre de Marguerite : « elle a receu la dame Tribulacion, non comme hostesse d'ung jour, mais comme sa sœur, avec laquelle a esté nourrie et qu'elle desire à jamais avoir pour compagne » (*Corr.* II, p. 272). Réminiscence épistolaire, le terme sonne à la fin du *Dialogue* comme un hommage à la force et la dignité de la mère de Marguerite et de François Ier face au deuil.

L'ensemble de l'épilogue exploite donc des souvenirs de la vie de l'autrice dont ses lettres ont gardé mémoire. Avoir conté à son correspondant les souffrances que son frère et sa mère ont traversées avec elle a permis à Marguerite de fixer ses propres émotions, tout en les mettant à distance, puis de les remobiliser dans le travail poétique avec des degrés de fictionnalisation divers.

La « pis que morte »

La pratique de la récriture par Marguerite, on le voit, dépasse le cadre strictement théologique. Elle trouve un point culminant, à la fois poétique et spirituel, dans le dernier vers du poème : « Laissée m'a vivante, pis que morte » (v. 1260). L'expression finale, introduite au début du récit-cadre (v. 19), est l'une des plus délicates du poème. Elle occupera le troisième et dernier volet de mon exploration des liens entre les lettres de Marguerite et le *Dialogue* – quelques années d'innutrition margaritique n'auront pas été de trop pour déceler les variations inattendues de cette expression, qu'éclaire, là encore, le rapprochement avec la correspondance. Rendant hommage à mon tour à Robert Cottrell, dont les travaux novateurs ont éclairé et nourri ma réflexion, j'aimerais citer l'un de ses commentaires sur le *Dialogue en forme de vision nocturne*, qui a stimulé l'hypothèse de lecture proposée dans cet article :

> À l'intérieur du récit de Charlotte une progression vers la *perfectio* est évidemment sensible, puisqu'elle décrit un voyage qu'elle a déjà terminé. Mais ce récit est un rêve de Marguerite endormie. Pour Marguerite elle-même, il n'existe aucune progression, seulement, ici et là, un « Je comprends » répondant aux questions pénétrantes de Charlotte. À la fin du poème, Marguerite est toujours en *purgatio*. La strophe finale du *Dialogue* souligne sa douleur inchangée[21].

La reprise de l'expression *pis que morte* à l'issue de l'échange entre Marguerite et sa nièce souligne effectivement la circularité du *Dialogue*. Toutefois, le texte se laisse appréhender d'une autre manière, me semble-t-il. Aux antipodes de la stagnation, le retour de « pis que morte » dénote la progression spirituelle de Marguerite : une Marguerite non pas endormie mais bien éveillée, sur le double plan physique et spirituel. Le récit-cadre qui ouvre *Dialogue* avait mis en place le récit d'une apparition, celle de la jeune Charlotte juste après son décès, telle un « petit fantôme »[22] :

> Mais en mon doeul et piteux *souvenir*,
> Ayant esté sans parler longue piece,
> Il me sembla que *je la veis* venir
>
> Fille de Roy, et de trois seurs la tierce :
> Mais premiere en beauté, sens et aige,
> *La recongneu* pour ma Dame et ma niepce.
>
> Lors *s'aprocha*, et d'ung riant visaige
> Print un mouchouoir, et des petites mains
> Les grosses larmes m'essuyoit du visaige.
>
> Et *moy trop pis que morte*, et non riens moins,
> Ayant perdu de ma vie l'actente,
> Luy dis ainsy, les yeulx de larmes plains (v. 10-21, je souligne).

Les termes de ces strophes n'évoquent ni le sommeil de la narratrice, ni un songe, mais une vision (« je la veis »), à laquelle la reconnaissance de la disparue donne consistance (« La recongneu »). Ce

[21] Robert D. Cottrell, *La Grammaire du silence. Une lecture de la poésie de Marguerite de Navarre,* trad. Jean-Pierre Coursodon, Paris, Champion, 1995, p. 47.
[22] C. Martineau-Génieys, *Le Thème de la mort dans la poésie française de 1450 à 1550*, Paris, Champion, 1978, p. 532.

n'est pas nécessairement une vision *nocturne* : rien dans le poème, dont le manuscrit de 1524 n'est pas titré, ne l'indique, et le titre de l'imprimé de Simon Du Bois (Alençon, 1533) est probablement apocryphe. Juste avant de lancer le débat avec la jeune défunte, la narratrice fait état de l'insupportable intensité de sa douleur : celle-ci la conduit à oublier l'espérance, l'une des trois vertus théologales, pour sombrer dans un état de sidération qu'elle assimile à la mort[23]. *Pis que morte* renvoie ici au chagrin incommensurable né du décès de Charlotte, dans une perspective affective, terrestre, une perspective où le corps régit les pulsions, comme le manifeste l'afflux de larmes.

Doit-on interpréter de la même façon la fin du poème (citée précédemment), dont l'expression constitue la pointe (v. 1260) ? Faut-il penser que Marguerite est toujours prisonnière de la souffrance affective, elle qui demeure vivante quand sa nièce est morte, et qui, à cause de cela, peine à supporter la vie terrestre ? Je ne le crois pas. La reprise de l'expression intervient après plus de mille deux cents vers d'un échange théologique nourrissant, qui abat une à une les barrières érigées par le corps et la raison pour se protéger du choc de l'Amour. Cette reprise est l'indice du déplacement du charnel vers le spirituel, du corps vers l'âme. La clé se trouve dans la correspondance. Cette expression, Marguerite en effet l'a déjà employée à plusieurs reprises. D'abord, en clôture d'une brève lettre écrite à Briçonnet en 1522, deux ans et demi avant le *Dialogue* : « pour ce que tant de fois la trop chargée et pesante est trebuchée, tumbée et desvoiée en la voye, […] crie de la force de son cueur […], afin que en vie vive soit et non en mort la pis que morte »[24]. Marguerite, peignant ses difficultés sur la voie du salut, en appelle à l'aide de Briçonnet de tout son cœur pour accéder à la vraie vie qui rend « vive » et ne pas rester « en mort » : l'expression substantivée « la pis que morte » la désigne elle-même, avant son accès à cette vie véritable, alors qu'elle est en proie aux « doulleurs de mort » qu'elle vient de nommer juste avant dans cette lettre. Cette occurrence, en clôture de la missive, fait office de signature et résume l'état intérieur de Marguerite prisonnière de la souffrance et aspirant à sa libération. Dans une lettre plus tardive, rédigée six semaines avant le décès de Charlotte, Marguerite qualifie cette fois de « pis que mort » l'esprit humain « sans vivification », c'est-à-dire sans l'amour du Christ qui donne la vie :

> […] je me condamne et connois fille d'Adam. […] celle qui encores ne congnoist son premier pere en ame vivante et raisonnable, mais adherant à la terre, ne sent que le *corps non encores vivant* ! […] puis qu'il [Dieu] se daigne nommer pere, qu'il luy plaise donner second soufflement à fin que l'esprit, qui sans vivification est *pis que mort*, puisse vivre par vraye mortification et dire apres sainct Pol : « Mon vivre est Jesuchrist »[25].

Si la narratrice du récit-cadre est « vivante, pis que morte » à la fin du *Dialogue*, ce n'est pas parce qu'elle est toujours submergée par la souffrance du deuil, mais parce qu'elle est « sans vivification » dans ce « val plain de tribulation » (v. 1259) : il lui faut accepter de traverser la vie terrestre qui l'éloigne de la « vie vive » (*Corr.* I, p. 160), tant qu'elle n'a pas fait l'expérience de l'« amour deifiante » (v. 759). L'enjeu consiste à affronter la souffrance de la séparation : non pas la séparation avec un être de chair emporté par la mort, mais la séparation d'avec le Christ, en attendant de franchir à son tour la porte de la mort.

La souffrance ponctuelle du deuil cède donc le pas à celle, durable, que génère la pérégrination terrestre empreinte de péché, jusqu'à l'heure de la mort. Le tarissement des larmes n'est pas simple désaveu de l'expression affective et sociale du chagrin que la foi rend caduc[26] : c'est

---

[23] La dernière strophe citée se comprend ainsi : « Et moi, dans un état pire que la mort elle-même, pire que si j'étais morte moi-même, ayant perdu espoir et confiance en la vie, je dis à Charlotte, les yeux pleins de larmes ».

[24] *Corr.* I, lettre du 6 février 1522 p. 160. À la même période, vers 1522, Marguerite offre à son frère pour étrenne un rondeau autographe dont le rentrement « Pis que morte » se comprend sur un plan affectif (*OC* VIII, éd. R. Cooper, R52, p. 338) et reprendra une douzaine de fois l'expression, au masculin ou au féminin, dans sa poésie amoureuse (voir *ibid.*, p. 621, n. 16).

[25] *Corr.* II, lettre écrite « vers le 23 juillet 1524 », p. 228 (je souligne).

[26] Ce motif de l'inanité des pleurs, qui deviendra topique chez les Évangéliques après le *Dialogue*, permettrait lui aussi d'illustrer aussi le travail de récriture réalisé entre les lettres écrites à Briçonnet et le *Dialogue en forme de vision nocturne* : « Helas, je vous confesse pour la derniere que j'aye tort d'avoir ploré ce que je doys estimer vraye joye ; mais si vous puis je bien asseurer que en mon pleur et cry j'ay experimenté que le cœur qui est gardé du Père n'est point meu par

le signe concret de l'action de la grâce, dont Charlotte a détaillé les trois niveaux successifs (v. 478 à 483). Alors qu'elle était terrassée au début du poème par la douleur, dans une vie sans espérance, Marguerite, narratrice du récit-cadre, a mesuré le chemin qui sépare l'état de simple « vivante » dans le péché à celui de « morte », vivant de la vraie vie en Dieu. Elle l'exprimera de manière particulièrement claire et synthétique dans le *Miroir de l'âme pécheresse* (première édition Alençon, Simon Du Bois, 1531) : « Vie m'est mort, car par mort suis vivante »[27]. Loin de peindre la stagnation du personnage de Marguerite dans la souffrance, la fin du *Dialogue* la met en scène dans une position dynamique entre deux pôles, avec une reprise de contrôle sur elle-même par la mise à distance de ses pulsions, et une claire idée de la pérégrination restant à accomplir dans le « val plain de tribulation ».

La consolation affective, quêtée en vain dans un présent terrestre au début du poème, s'est muée en assurance de la consolation spirituelle dans un futur auprès de Dieu. Le déplacement quant à l'objet de la « lamentation » (v. 1258) d'une perspective affective, terrestre, à une perspective spirituelle marque la vertu théologale d'espérance retrouvée. Une conversion s'est donc produite depuis le début du *Dialogue*. Être « pis que morte » représentait à l'orée du poème l'expression imagée d'une souffrance plus dure à supporter que la mort. Demeurer « vivante, pis que morte », à l'issue de l'échange avec la jeune bienheureuse, c'est rester dans la vie terrestre, prisonnière de la chair. Ainsi, si le *Dialogue* présente une circularité quant à l'expression de la souffrance, la douleur a changé de camp : du cœur de chair, elle a migré au profond de l'âme, et ce sont les lettres de l'autrice qui nous renseignent sur ce parcours spirituel. Deux ans et demi séparent les deux lettres contenant l'expression « pis que morte » : dans ce laps de temps, Marguerite a tiré profit de l'enseignement de Briçonnet pour progresser, et elle rend manifeste cette progression dans l'écriture du *Dialogue en forme de vision nocturne,* à la pointe ultime du poème – pour les lectrices et lecteurs du XVIe siècle comme du XXIe siècle. Après avoir joué le rôle de signature dans la correspondance, *pis que morte* prend une allure de devise au terme du *Dialogue* : l'expression synthétise, sous une forme renouvelée et paradoxale, l'aspiration paulinienne à la fusion en Dieu qui traverse toute l'œuvre de Marguerite et des Évangéliques, le « *cupio dissolvi et esse cum Christo* » (Ph 1, 23), « desir d'estre separé du corps et estre avec Christ » selon la traduction de Lefèvre d'Étaples (Paris, Simon de Colines, 1523).

Prendre en compte la rédaction de ses lettres par Marguerite comme un exercice spirituel sur la voie de l'écriture conduit ainsi à revaloriser le chemin parcouru d'un bout à l'autre du *Dialogue*. Véritable indice linguistique de la progression réalisée, « vivante, pis que morte », dépassant et transformant la sidération initiale du corps, résonne au dernier vers comme le cri d'une âme qui souffre d'être loin encore de l'union mystique, de la déification promise[28], mais qui, pleine d'espérance, accepte l'épreuve de la séparation de l'Amour parfait jusqu'à l'instant de la mort : « Actendés en consolation, dit Charlotte, L'heure que Dieu vous ouvrira sa porte ».

Isabelle GARNIER
Université Jean Moulin Lyon 3
IHRIM (UMR 5317)

sentement naturel. Je le croioys mais je le sçay : car sans attendre joye de peine passee, je congnois que en la douleur est le contentement » (Marguerite, *Corr.* II, n° 121, octobre 1524, peu après la mort de Charlotte, p. 291).

[27] Marguerite de Navarre, *Œuvres complètes*, t. II, vol. 2, *Le Miroir de treschrestienne Princesse Marguerite de France, Royne de Navarre* (éd. Isabelle Garnier, Paris, Champion, à paraître), v. 891.

[28] Charlotte annonce à sa tante (v. 145-147) la déification, qui est participation à la nature de Dieu (2 P 1, 4 : « […] que par ce vous soyez participans de la divine nature », traduction de Lefèvre d'Étaples) :

Celuy qui s'est tousjours en Dieu fié,
Il vit en Foy si unie à la vie
Que mort le rend sans mort deifié.

Bibliographie

Textes du XVIe siècle

Correspondance de Marguerite d'Angoulême et de Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, 1521-1524, éd. C. Martineau, M. Veissière et H. Heller, Genève, Droz, 1975-1979, 2 volumes.
FAREL Guillaume, *Le Pater noster et le Credo en françoys* (Bâle, Cratander, 1524), éd. Francis Higman, Genève, Droz, 1982.
LEFÈVRE D'ÉTAPLES Jacques, *Les choses contenues en ce present livre* […], *Epistres, Actes, Lapocalypse S. Jehan*, Paris, Simon de Colines, 1523, 2 volumes.
MARGUERITE DE NAVARRE, *Œuvres complètes* (dir. N. Cazauran), t. II, vol. 1, *Dialogue en forme de vision nocturne*, éd. Isabelle Garnier, Paris, Champion, 2024 ; vol. 2, *Le Miroir de treschrestienne Princesse Marguerite de France, Royne de Navarre*, Paris, Champion, à paraître.
MARGUERITE DE NAVARRE, *Œuvres complètes* (dir. N. Cazauran), t. VIII, *Chrétiens et mondains, poèmes épars*, éd. Richard Cooper, Paris, Champion, 2007.

Ouvrages critiques

COTTRELL Robert D., *La Grammaire du silence. Une lecture de la poésie de Marguerite de Navarre,* trad. Jean-Pierre Coursodon, Paris, Champion, 1995 (éd. originale, *The Grammar of Silence. A Reading of Marguerite de Navarre's Poetry*, Washington, Catholic University of America Press, 1986).
GARNIER-MATHEZ Isabelle, *L'Épithète et la connivence. Écriture concertée chez les Évangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, 2005.
GIACONE Franco, « Le premier ouvrage de Marguerite de Navarre : *Dialogue en forme de vision nocturne* ou *Pater noster* ? », *Marguerite de Navarre 1492-1992, Actes du colloque international de Pau*, Mont-de-Marsan, éditions InterUniversitaires, 1995, p. 261-289.
JOURDA Pierre, « Sur la date du *Dialogue en forme de vision nocturne* », *Revue du seizième siècle*, XIV, 1927, p. 150-161.
MARTINEAU Christine, GROUSELLE Christian, « La source première et directe du *Dialogue en forme de vision* nocturne : la lettre de Guillaume Briçonnet à Marguerite de Navarre, du 15 septembre 1524 », *BHR*, XXXII, 1970, p. 559-577.
MARTINEAU-GÉNIEYS Christine, *Le Thème de la mort dans la poésie française de 1450 à 1550*, Paris, Champion, 1978.
MOORE Will Grayburn, *La Réforme allemande et la littérature française, Recherches sur la notoriété de Luther en France*, Strasbourg, Publications de la Faculté des Lettres, 1930.
SALMINEN Renja, « Le cadre historique et la date du *Dialogue* », *in* Marguerite de Navarre, *Dialogue en forme de vision nocturne*, éd. R. Salminen, Helsinki, Suomaleinen Tiedeakatemia, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae* B-227, 1985, p. 13-18.